

**Zeitschrift:** Cahiers d'archéologie romande  
**Herausgeber:** Bibliothèque Historique Vaudoise  
**Band:** 5 (1976)

**Artikel:** Sur la date de Lycophon  
**Autor:** Hurst, André  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-835543>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 08.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Sur la date de Lycophron<sup>1</sup>

André HURST

Rouvrir un dossier aussi complexe, aussi controversé que celui de la date de Lycophron, c'est courir bien des risques à la fois<sup>2</sup>. Et pourtant, que l'on ait en vue des domaines aussi différents que l'histoire du bassin méditerranéen ou la théorie littéraire alexandrine, on ne saurait éviter l'obstacle. Les quelques pages qui vont suivre ne contiennent pas un état de la question, elles voudraient avancer un argument qui mérite peut-être d'être discuté. Disons-le d'entrée de jeu, il s'agit d'un argument en faveur d'une datation élevée de l'*Alexandra*, celle qui tient compte des prises de contact entre Rome et l'Égypte ptolémaïque sous Ptolémée Philadelphie.

D'une façon générale, on le sait, les anciens ont situé Lycophron poète de l'*Alexandra* dans l'entourage des grands Alexandrins qui écrivirent sous les premiers Ptolémées. On pourrait s'en tenir à l'observation très juste de Momigliano: l'historien qui place l'auteur de l'*Alexandra* sous Ptolémée II n'a pas à fournir d'argument, il lui suffira de montrer que rien ne contredit cette tradition dans le texte<sup>3</sup>. Depuis la démonstration de Momigliano (à laquelle on se contentera de renvoyer le lecteur), et toute convaincante qu'elle soit, on a cependant remis en circulation l'idée d'un poème à la gloire de Flamininus, écrit après 197, idée qui postule l'existence d'un « autre Lycophron », ceci dans la ligne de la célèbre scolie *ad* 1226 (... Λυκόφρονος ἑτέρου νομιστέον εἶναι τὸ ποίημα...) <sup>4</sup>.

Il est évident que si l'on veut assigner au poème une date, l'argument par excellence est le décryptage d'une allusion à tel fait dont la date est connue (par exemple le célèbre *terminus post quem* des v. 801-804 où il est question du meurtre du jeune Héraklès en 309 av. J.-C.). On a certes fondamentalement raison de procéder ainsi puisque le poète lui-même y invite le lecteur au travers des mots que le serviteur adresse à Priam (v. 9-12), mais les mots mêmes dont il se sert, *δυσφάτους ἀνιγμάτων οἴμας* « les sentiers des énigmes, difficiles au dire », devraient nous mettre en garde. Dans un texte qui s'efforce de tisser les fils de tant de légendes en une seule bigarrure énigmatique, on peut se demander si la recherche de référés n'est pas dangereusement facile, s'il n'est pas loisible à tout un chacun de découper dans cette étoffe trop riche les pièces dont il fera l'habit qui lui convient.

Prenons pour exemple l'allusion la plus immédiate à Flamininus que l'on ait cru discerner<sup>5</sup>: il s'agit du vers 941:

οὐπω τὸ Τιτοῦς λαμπρὸν ἀγάζων φάος

« ne voyant point encore l'éclatante lumière de Titô ».

On peut à la rigueur laisser de côté les problèmes de prosodie que soulève ce rapprochement, on peut même oublier qu'une pareille manière de nommer sans détour n'est guère conforme au

<sup>1</sup> La question qui se pose m'a semblé convenir à la circonstance: le savant que l'on honore ici fut l'un de mes initiateurs tant à la Grèce qu'au monde romain, et c'est un ancien étudiant, un ancien membre de l'Institut suisse de Rome qui dédie avec reconnaissance ces quelques considérations au professeur Paul Collart.

<sup>2</sup> Voir par exemple les remarques prudentes de P. Lévêque, « Lycophronica », *REA*, 57 (1955), p. 36.

<sup>3</sup> A. Momigliano, « Terra marique », *JRS*, 32 (1942), p. 57.

<sup>4</sup> Dans cette ligne, illustrée avant tout par K. Ziegler, « Lykophron », *RE*, XIII 2 (1927), on citera St. Josifović, « Lykophronstudien », *Jahrb. der Phil. Fak. in Novi Sad*, 2 (1957), p. 199-230, ainsi que l'article *Lykophron*, du même auteur, dans la *RE*, Suppl. 11 (1968).

<sup>5</sup> St. Josifović, *RE*, Suppl. 11 (1968), col. 928.

style d'un poète qui dit Zeus pour Agamemnon et vice versa<sup>6</sup> (même ἔξοχον ῥώμη γένος du v. 1233 n'est pas aussi simple puisque Rome n'y résonne que dans la transposition grecque de son nom, d'une part, et que le contexte indique que les noms de Romulus et de Rémus vibrent ici comme des harmoniques). Mais a-t-on le droit de penser que cette «éclatante lumière de Titô» représente l'aurore grandissante du jour nouveau qui se lève avec Flamininus pour les Hellènes, lorsque le passage dont ce vers est extrait nous parle de Panopeus luttant dans le ventre de sa mère contre son frère jumeau, que sa venue au jour est exprimée par les mots «pénibles douleurs de l'enfantement» (ὠδῖνας ἀλγεινάς τόκων v. 942) et qu'elle lui vaudra un destin malheureux, que par ailleurs tout cela est en rapport avec Delphes<sup>7</sup>?

La question qui se pose ici est la suivante : de quoi l'allusion Lycophronienne est-elle faite? Quel est le parcours de ces «sentiers des énigmes, difficiles au dire»?

Les premiers mots de Cassandre peuvent ici servir de modèle :

31. Αἰαῖ, τάλαινα θηλαμῶν κεκαυμένη  
καὶ πρόσθε...

«Hélas, malheureuse nourrice, brûlée  
jadis déjà...»

Il est évidemment question de Troie, et l'introduction nous fait attendre une prophétie sur la guerre de Troie. La phrase que Cassandre prononce qualifie la ville par deux fois, mais selon une sorte de gradation dans l'énigme ; alors que «malheureuse» indique très vaguement le destin de Troie et constitue une allusion transparente à des faits célèbres, «brûlée jadis déjà» fait appel à des connaissances plus particulières : l'expression se réfère à une «autre» guerre de Troie, celle qui opposa Héraklès aux Troyens, non celle vers laquelle tout le prologue vient de nous orienter. L'évocation d'Héraklès qui s'enchaîne à ces mots est construite sur un modèle analogue :

33. τριεσπέρου λέοντος, ὃν ποτε...

«du lion de trois soirs, qui autrefois...»

«Lion de trois soirs» se réfère de manière relativement claire à Héraklès (on songe à la peau de lion et à la puissance tout à la fois, à la longue nuit d'amour de Zeus et d'Alcmène) mais la relative «qui autrefois...» inaugure une série d'épisodes plus particuliers de la geste d'Héraklès, épisodes que le canon classique n'avait en tout cas pas retenus, et dont Lycophron se complaît à nous livrer les détails rares : descente du héros dans le ventre du monstre, sa calvitie, par exemple. On peut même aller plus loin et considérer un détail comme la mention d'Olympie, lieu de la lutte d'Héraklès et de Zeus (v. 42-43)

Κρόνου παρ' αἰπὺν ὄχθον, ἔνθα γηγενοῦς  
ἵππων ταρακτῆς ἔστιν Ἴσχένου τάφος

«près de la colline escarpée de Kronos, où du géant  
qui effraie les chevaux, Ischénos, on voit la tombe.»

«Colline escarpée de Kronos» est un tour qui rappelle l'évocation d'Olympie dans les épinicies et ailleurs<sup>8</sup>, cependant que la mention du ἥρωος Ταράξιππος pénètre plus directement dans la sphère des traditions locales, moins immédiatement accessibles.

Dans tous ces cas, on se trouve devant une démarche répétitive, qui s'installe sur une allusion relativement claire — on pourrait nommer cela l'amorce —, pour avancer à partir de là vers des régions plus particulières, tablant sur le fait que la plus ou moins grande clarté du premier énoncé rendra possibles un ou des énoncés de plus en plus obscurs (à tout le moins

<sup>6</sup> Cf. v. 1369-1370 et v. 335. Le détour consisterait peut-être dans le fait que, des trois noms de Flamininus, l'allusion viserait le seul que le conquérant possède en commun avec des milliers d'autres Romains...

<sup>7</sup> Cf. C. von Holzinger, *Lycophron's Alexandra* (Leipzig, 1895), *ad loc.* Le fragment de Callimaque cité dans les scolies (et désormais intégré au texte du Pap. Oxy. 2209, 1-12 [fr. 21 Pf.]) semble lui aussi indiquer une direction apollinienne; Τιτώ est évoquée dans le cadre du sacrifice d'Anaphè. En outre, le recours à un hypocoristique féminin (voir les témoignages cités par Pfeiffer *ad loc.*) constituerait une bien singulière façon de flatter un conquérant.

<sup>8</sup> Aux exemples cités par Holzinger, *op. cit.*, p. 172, *ad 42*, on ajoutera, *e.g.*, le fragment célèbre de Xénophane, D-K, 21, B 2, 21.

plus particularisés), le lecteur une fois orienté vers le référé correct. On pourrait schématiser cela de la manière suivante:

	a ————— ▷ A' ————— ▷ A''...	
Troie	τάλαινα θηλαμών	κεκαυμένη και πρόσθε
Héraklès	τριεσπέρου λέοντος	ὄν ποτε κλπ
Olympie	Κρόνου παρ' αἰπὺν ὄχθον	ἔνθα — τάφος

Il faut observer immédiatement que le caractère répétitif de l'énigme entraîne bien souvent des séries allusives dans lesquelles certains éléments finissent par être tout aussi évidents que l'amorce elle-même; ils le doivent toutefois à leur insertion dans la série, justement.

Une étude du poème élément par élément révélerait certes des comportements exceptionnels par rapport à ce modèle, mais elle ferait apparaître avant tout la constance du procédé (les exceptions les plus notables se trouvent dans le traitement de l'Odyssee, v. 648-819, mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails). On peut même changer de niveau pour remarquer que le poème dans son ensemble est bâti comme une vaste réitération. Cassandre-Alexandra annonce la guerre de Troie, mais elle l'annonce deux fois. Une première fois elle évoque la destruction de la ville et ses conséquences plus ou moins immédiates (νόστοι, fondations de cités, etc.). C'est une mise en œuvre originale d'un cycle troyen élargi qui se déroule ainsi devant nous. Puis — et c'est dans cette perspective que le mot γάρ du v. 1283 prend tout son sens — le déroulement des luttes de l'Asie et de l'Europe situe la guerre de Troie dans une sorte d'élargissement de l'objectif: le fait quasiment ponctuel, auparavant examiné dans les méandres érudits de nombreux détails, prend ici place dans un contexte plus ambitieux: c'est l'histoire du monde que le poète présente au lecteur, et la guerre de Troie se révèle à lui sous un nouveau visage: elle n'est plus qu'un épisode sur le chemin inéluctable qui mène à l'équilibre présent.

Il est à relever que chacun de ces deux énoncés part du même point (Cassandre évoque directement sa patrie: v. 31-33 et 1281-1282) pour aboutir au même but, le pouvoir de Rome: v. 1224-1280 et 1446-1450<sup>9</sup>. Sans aller jusqu'à jongler avec des chiffres, on s'aperçoit que l'évocation étendue du pouvoir de Rome conclut l'énoncé «long» de la guerre de Troie, alors que l'évocation brève de la puissance romaine vient mettre le point final au tableau plus resserré du jeu de forces dans lequel la guerre de Troie se trouve prise. Si nous considérons donc le monologue rapporté d'Alexandra dans son ensemble, nous y discernons la démarche qui apparaît également au niveau des éléments plus restreints du poème:

	a ————— ▷ A'	
Guerre de Troie	30-1280	1281-1460

Dans ces conditions, pour que l'on puisse affirmer que tel ou tel référé est effectivement visé dans le langage énigmatique du poème, il serait préférable que le cheminement de l'allusion présentât quelque analogie avec ce modèle. L'objection formulée par le scoliaste à propos du vers 1226 une fois écartée<sup>10</sup>, les vers clés pour notre problème sont ceux-là mêmes qu'on a le plus souvent discutés:

1446 ὦ δὴ μεθ' ἔκτην γένναν αὐθαίμων ἐμός,  
 εἷς τις παλαιστής, συμβαλὼν ἀλκὴν δορὸς  
 πόντου τε καὶ γῆς κείς διαλλαγὰς μολῶν,  
 πρέσβιστος ἐν φίλοισιν ὑμνηθήσεται,  
 1450 σκύλων ἀπαρχὰς τὰς δορικτήτους λαβῶν.

<sup>9</sup> A. Momigliano, *op. cit.*, p. 58 s., souligne, en s'appuyant sur Ziegler, le fait que les correspondances entre ces deux passages permettent de penser qu'il s'agit également des Romains la seconde fois.

<sup>10</sup> Cf. Holzinger, *op. cit.*, p. 61 s. et p. 337 *ad* 1229; dans un certain sens, l'étude citée de Momigliano constitue un développement de ces considérations.

« C'est avec lui qu'après la sixième génération un  
 homme de mon sang  
 un vrai lutteur aura croisé la lance  
 sur mer et sur terre, sera venu à réconciliation  
 et sera loué: le plus prestigieux au rang de l'amitié  
 après avoir conquis les prémices du butin de guerre. »

L'αὐθαίμων ἐμός constitue la partie évidente, l'amorce de l'allusion: descendre des Troyens, après ce qui est dit aux v. 1226 s., c'est être Romain<sup>11</sup>. Une fois installé sur ce terrain, le lecteur doit choisir: il y a guerre, il y a réconciliation, accord après une prise de butin, et le descendant sera célébré comme « le plus prestigieux au rang de l'amitié ». Le vers entier qui contient le verbe principal, πρέσβιστος ἐν φίλοισιν ὑμνηθήσεται constitue, par rapport à l'amorce, une entrée dans le détail de la question. D'autre part, les expressions auxquelles il est le plus difficile d'attribuer un contenu, celles qui réclament le plus impérieusement une précision, sont: μεθ' ἕκτην γένναν, εἷς τις παλαιστής, διαλλαγᾶς, σκύλων ἀπαρχᾶς donc les seconds volets de diptyques dont le premier volet est relativement transparent ou se contente d'un décryptage plus élémentaire (les adversaires, la guerre, l'éloge). Les vers que nous lisons peuvent ainsi s'ordonner dans la perspective du modèle suggéré par les premiers mots de Cassandre:

	a —————> A' ...		
Plan général	αὐθαίμων ἐμός	πρέσβιστος- -ὑμνηθήσεται	thème: gloire de Rome
détail de l'expression	ᾗ (12) αὐθαίμων ἐμός συμβαλόν- ὑμνηθήσεται	μεθ' ἕκτην γένναν εἷς τις παλαιστής κεῖς διαλλαγᾶς μολών σκύλων-λαβών	les adversaires la guerre le triomphe

Remarquons qu'il ne s'agit pas toujours de réitération à proprement parler, mais que *a* et *A'* insistent bien sur des aspects du même thème (l'aspect plus ou moins évident s'opposant à l'aspect plus particularisé; le traitement du cas d'Héraklès aux v. 33 s. ou de la légende des Argonautes, v. 1309-1321, offrent de bons parallèles).

Jusqu'à ce point, on pourrait ne pas vouloir assigner de référés aux mots du poème, et se contenter d'avoir mis à jour un mécanisme parmi d'autres. Mais on peut désormais aussi tenter de franchir le pas qui mène aux référés.

Si l'on considère πρέσβιστος ἐν φίλοισιν on ne peut s'empêcher de songer aux échanges de πρεσβεῖαι qui ont marqué les relations de Rome et de Ptolémée II en 273<sup>13</sup>. On le sait, les termes dans lesquels nos sources parlent de ces événements ne permettent pas d'en cerner le contenu avec trop de certitude<sup>14</sup>; pourtant, c'est bien d'*amicitia* qu'il s'agit, que le terme ait ou non recouvert une réalité juridique (e.g. Eutrope, 2,15: *legati Alexandrini a Ptolemaeo missi*

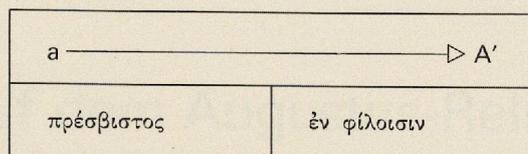
<sup>11</sup> Sans entrer dans un cercle heuristique, disons que le principe de réitération favorise les interprétations selon lesquelles il s'agit ici des Romains. Mais il en est d'autres. On renverra au tableau dressé par P. Lévêque, *op. cit.*, p. 43, fort utile comme introduction au problème, bien que « volontairement incomplet » (p. 41).

<sup>12</sup> Le pronom ᾗ n'est évident que si l'on est au clair sur ce qui précède, certes, mais il n'y a pas de nouvelle énigme. La situation chronologique de ᾗ, elle, pose un problème nouveau et plus spécifique.

<sup>13</sup> Ce rapprochement est fait depuis longtemps sur le plan des événements (e.g. Holzinger, *op. cit.*, p. 384 ad 1448; P. Corssen, « Ist die Alexandra dem Tragiker Lykophron abzusprechen? », *RhM*, 68 [1913]; A. Momigliano, *op. cit.*, p. 60 s.; G. Nenci, *Pirro, aspirazioni egemoniche ed equilibrio mediterraneo* [Torino, 1953], p. 25), il me paraît se justifier sur le plan de l'écho lexical πρέσβιστος-πρεσβεῖα, du même type que ῥώμη v. 1233. En outre, une allusion comme celle-ci n'a de chance d'être perçue que si la πρεσβεῖα revêt un caractère extraordinaire.

<sup>14</sup> Cf. les pages prudentes de M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques* (Paris, 1921), p. 61-83. Plus récemment, on a suggéré un rapprochement de notre texte et de circonstances historiques dans lesquelles Ptolémée II aurait recherché l'appui des Romains contre Carthage (A. Momigliano, *op. cit.*, p. 61; G. Nenci, *op. cit.*, p. 26 s.). Sur les critères supplémentaires de datation proposés par A. Momigliano, *CQ*, 39 (1945), p. 49-53, cf. les réserves de G. L. Huxley, « Troy VIII and the Lokrian Maidens », dans *Ancient Society and Institutions, Studies presented to Victor Ehrenberg on his 75th birthday* (New York, 1967), p. 160. Sur les rapports de Pyrrhos et des Ptolémées, cf. J. Hatzfeld, *RPhil*, 8 (1934), p. 329 et n. 1.

*Romam venere et a Romanis amicitiam quam petierant obtinuerunt*). Dès lors, les mots *πρέσβιστος ἐν φίλοισιν* peuvent s'ordonner dans l'axe d'un modèle *aA'* comme une amorce (*πρέσβιστος* - *πρεσβεία*) suivie d'une allusion plus particulière (*ἐν φίλοισιν* - *amicitiam*). Donc :



Cela à condition, bien sûr, que l'on se réfère à la situation politique de 273<sup>15</sup> dans la faible mesure où l'on en a connaissance. Appliquée à Flamininus, l'expression *πρέσβιστος ἐν φίλοισιν* cesserait de se comporter selon le modèle Lycophronien. Dans cette perspective, par conséquent, ce qui disqualifie Flamininus au moment où l'on cherche des référés, ce n'est pas l'argumentation qu'on pourrait diriger contre lui<sup>16</sup>, c'est la manière dont la cohérence du texte nous apparaît lorsqu'on s'en tient à l'hypothèse traditionnelle. On objectera que cette cohérence pourrait souffrir une exception, et pourquoi pas justement ici? Il n'y a rien à répondre à ce genre d'argument puisque l'on évolue ici dans le domaine d'une plus ou moins forte probabilité, et non dans celui de la certitude. Pourtant, nul ne saurait se soustraire à l'injonction du poète :

- 10 ... διοίχνει δυσφάτους αἰνιγμάτων  
οἷμας τυλίσσω, ἥπερ εὐμαθῆς τρίβος  
ὀρθῆ κελεύθῳ τὰν σκότῳ ποδηγετεῖ.

«... parcours les sentiers des énigmes, difficiles  
au dire, explore-les, là même où une trace claire  
guide sur une droite route ce que cache l'obscurité»

et cette injonction implique aussi bien la recherche des référés (*τὰν σκότῳ*) que le cheminement suivi pour y parvenir (*οἷμας... τρίβος... κελεύθῳ*). S'aventurer simultanément sur ces deux plans, c'est là ce qu'il s'agit de tenter.

<sup>15</sup> On se situe dans le sillage de Holzinger (et d'autres cf. *supra*, n. 14). L'antécédent de *ῥ* est Pyrrhos, et l'ensemble du passage fait allusion à la prise de contact du monde ptolémaïque et du monde romain à la suite des guerres de Pyrrhos. Lévêque (*op. cit.*, p. 46 et n. 3) est tenté de voir Pyrrhos aussi bien dans le «lion de Chalastra» (v. 1441, texte rétabli à l'aide de Stéphane de Byzance) que dans le «loup de Galadra» (v. 1444), alors que dans ce dernier Holzinger reconnaît Démétrios Poliorcète. Lévêque cite à ce propos des exemples de figures qualifiées dans le poème à l'aide de plusieurs animaux différents. Toutefois, ce n'est pas sur ce point qu'on se trouve en difficulté (on pourrait facilement allonger la liste de Lévêque); le problème que soulève le passage si l'on voit Pyrrhos à la fois comme lion et comme loup, c'est qu'il est alors sujet et objet direct de la même phrase (Holzinger, *op. cit.*, p. 381 *ad* 1444). Quant à l'interprétation de *γέννα* par «année» (Holzinger, *op. cit.*, p. 383, *ad* 1446), le moins qu'on puisse en dire est qu'elle n'est pas en désaccord avec les usages du style oraculaire. Le fait qu'il s'agisse d'un *hapax* dans ce sens ne me choque pas autant que cela choque Lévêque: il n'y a pas non plus, à ma connaissance, d'autre passage de la littérature grecque où *ποιμανδρία* désigne un récipient (cf. v. 326).

<sup>16</sup> Relevons toutefois que *διαλλαγαί* convient mal à ce que l'on sait d'un Flamininus ardent à imposer ses vues. D'autre part, l'évocation des *σκότων ἀπαρχάς* s'accorde mal avec l'esprit de la proclamation faite aux jeux isthmiques (Pib., 18,46).

